

Bibliothèque du psychiatre

■ Jules Séglas
Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses
 Paris : Asselin et Houzeau, Paris, 1895¹
 [Édition espagnole : *Alucinados y perseguidos. Lecciones clínicas sobre las enfermedades mentales y nerviosas* (selección). Madrid, Ergon : Edición de Alienistas del Pisuerga, 2012.]

l'histoire sans que leur potentiel heuristique s'en ressente, l'étude du *pathos* possède cette particularité. Pour cette raison, lorsque l'on veut connaître les détails des expériences subjectives sur lesquelles s'est construite la sémiologie clinique, le chemin le plus sûr et direct est celui de fréquenter les œuvres des grands penseurs de la psychologie pathologique. Et comme tout le

tion scientifique, qui veulent servir de la même manière Dieu et César, c'est-à-dire la méthode scientifique et l'humaniste.

Selon notre avis, l'étude détaillée de l'histoire de la psychopathologie apporte essentiellement une perspective des différents problèmes de la condition humaine que chaque période retrouve, ainsi que les solutions qui leur ont été portées, et des pièges et tergiversations introduits à l'heure de leur fournir une réponse, en plus des répétitions dans lesquelles on s'engage périodiquement. Mais on a besoin d'une certaine connaissance pour apercevoir ces mouvements généraux, pour apprécier les luttes entre différentes écoles et ainsi valoriser le rôle décisif de certains protagonistes, véritables faiseurs de la clinique. Ces grands noms de la psychopathologie, ceux qui sont allés le plus loin et ont laissé un legs encore vivant, on peut les compter avec les doigts de la main. Sans compter les psychanalystes, notre choix se porte sur Griesinger, Schüle, Kraepelin, Bleuler, Kurt Schneider, Séglas, Chaslin, Clérambault et Ey [1, 2].



Une psychopathologie vivante

La psychopathologie n'est pas un savoir cumulatif. Certains de nos prédécesseurs sont allés plus loin que ce que beaucoup d'entre nous serons capables d'atteindre. À la différence d'autres savoirs et d'autres sciences qui peuvent se passer de

monde le sait, Jules Séglas est l'un d'entre eux.

Il arrive parfois que l'on utilise l'histoire de la psychopathologie pour orner les publications actuelles avec des noms et des citations, ainsi que des données d'autres temps qui n'ont pas de raison. Dans ces cas, l'on confond l'histoire vivante dont parlait Cicéron, parmi d'autres, avec l'histoire morte, pleine de cadavres sans voix, et remplie de mots et citations décontextualisées qui gênent la lecture et la transforment en une litanie ennuyeuse. Cette histoire morte est malheureusement très présente dans bon nombre de *papers* à voca-

Séglas et les détails

Lorsque l'on commente Jules Séglas, il est habituel de faire l'éloge de ses dons d'observation, de sa perspicacité dans l'interrogatoire, de sa facilité à classer ou de sa capacité descriptive si minutieuse, ce qui fait de ses textes des atlas remplis de détails très fins, qui orientent sur les tréfonds de la condition humaine. Nous ignorons jusqu'à quel point sa légendaire modestie a contribué à son détachement pour les grandes synthèses théoriques, ainsi qu'aux polémiques entre collègues et écoles. Dans ce sens, il a été un strict épicurien, c'est-à-dire quelqu'un qui s'est évertué à passer inaperçu. Il partageait ce penchant avec son collègue et

¹ L'ouvrage peut être consulté sur le site Gallica de la Bibliothèque nationale de France <http://gallica.bnf.fr>

Rubrique coordonnée par Eduardo Mahieu

ami Philippe Chaslin, un autre des plus grands psychopathologues et incomparable sémiologiste.

Ses *Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*, publiées en 1895, sont un fidèle reflet de cette combinaison du goût pour le détail et la réticence à se perdre dans des spéculations. Tel qu'il est souligné dès la préface, ces leçons correspondent à son enseignement libre, non officiel, tenu à La Salpêtrière à partir de 1887, et basé sur des leçons cliniques consacrées à la sémiologie et le diagnostic. Le volume des *Leçons cliniques* ne reprend que vingt-huit d'entre elles, celles dictées entre 1893 et 1894. Les quelques défauts qu'elles peuvent présenter sont largement compensés par leur simplicité, sans doute leur principale vertu, cette qualité essentielle à tout sémiologiste studieux des aliénés : « J'ai toujours cherché à rester aussi simple que possible, à me maintenir strictement au point de vue de l'observation clinique » (p. VI). En cela il aurait rendu heureux Montaigne, qui disait de Socrate dans *Apologie de Raymond Sebond* que la simplicité était sa meilleure science.

Les vingt-huit leçons cliniques abordent divers sujets, en particulier les hallucinations, les obsessions, la folie systématisée (paranoïa), la mélancolie avec et sans délire et la confusion mentale primitive. À la différence de l'œuvre très connue de Kraepelin, *Einführung in die psychiatrische Klinik*, dont le sommaire très ordonné réunit les principaux tableaux cliniques avec lesquels doivent se rendre familiers ceux qui débent dans la psychopathologie, les *Leçons cliniques* manquent de structure et de systématisation. Néanmoins, tant les *Einführung* que les *Leçons* sont toujours recommandées aux résidents et internes de psychologie clinique et psychiatrie – tout de moins dans notre hôpital – pour leur faire toucher des doigts la clinique dans son état le plus pur. Alors que Krae-

pelin offre une description achevée des catégories et types cliniques, insistant sur ses aspects les plus propres, soulignant contrastes et différences, Séglas enseigne par contre le mode de penser du psychopathologue minutieux. Cette procédure peut être perçue à partir des enquêtes qu'il mène, des différences subtiles qu'il établit, ainsi que dans la dextérité avec laquelle il s'affaire dans l'interrogatoire, sans manquer de respect ni intimider le patient.

Bien que ses références à la méthode employée soient nombreuses, c'est certainement dans la « Leçon XVI » consacrée aux idées de persécution qu'il l'expose avec plus de clarté. La méthode suppose des rapports logiques entre les éléments constitutifs de l'idée délirante et veut devenir une sorte de préalable indispensable pour compléter la sémiologie du délire, qui doit partir de l'examen du contenu du discours et de sa formulation concrète. Telle procédure s'appuie sur les questions les plus simples et à la fois essentielles, qu'il élève à la catégorie de mnémotechnique : « Quoi ?, quand ?, qui ?, comment ?, pourquoi ?, et donc ? ». À partir d'elles il déploie les recherches pour déterminer ce qu'il considère les éléments essentiels du délire et leurs rapports logiques : la nature de la persécution, sa date de début, l'identification et désignation des persécuteurs, les moyens utilisés pour lui nuire, la raison ou la finalité de la persécution subie (qui, en général, conserve toujours le caractère de vexation imméritée ou excessive, sauf dans quelques délires à note mélancolique) et les conséquences et résultats obtenus. En analysant de la sorte la structure minimale des délires de persécution (passive), Séglas dégage le terrain pour capter la quintessence dernière du drame paranoïaque, dont l'une de ses caractérisations les plus précises est celle de Lacan lorsqu'il souligne la position du paranoïaque

comme objet d'une jouissance d'un autre méchant et inassouissable².

À la différence de Kraepelin et bien d'autres, selon ce que nous venons de dire, au fur et à mesure qu'on lit Séglas et que l'on s'introduit dans sa pensée, nous nous rapprochons progressivement de la source d'où part sa curiosité et l'on s'imprègne de la naturalité et précision de son approche : « Il ne suffit pas, pour faire un diagnostic, d'indiquer la variété du délire, il faut tenir compte de l'évolution de la maladie, de l'ensemble des symptômes, de leurs rapports réciproques et, sans se contenter de noter telles ou telles idées délirantes, il faut essayer de leur reconnaître des caractères intrinsèques, psychologiques ou cliniques, plus particuliers dans telles ou telles circonstances » (p. 350).

Séglas s'est intéressé aux thèmes propres à son époque et il leur a apporté ses points de vue dans ses amples et nombreuses contributions. Il était considéré le référent ou *chef de file* intellectuel du groupe dit de La Salpêtrière, où il faut inclure Cotard, Arnaud, Régis, Anglade, Ball et Ballet. En tant qu'auteur, sa période la plus créative se situe dans la dernière décennie du XIX^e siècle, années pendant lesquelles il concrétise ses principaux ouvrages : *Des troubles du langage chez les aliénés* (1892) [3], *Leçons cliniques* (1895), *Le délire des négations : sémiologie et diagnostic* (1897) [4] et le mémorable et exhaustif chapitre de sémiologie publié dans le *Traité de pathologie mentale* (1903) [5], ouvrage dirigé par Gilbert Ballet et auquel participent beaucoup de ses collègues du groupe de La Salpêtrière.

À la différence de beaucoup de ses compatriotes, Séglas avait un penchant spécial pour les auteurs de

² Cf. Lacan J. « Présentation des *Mémoires d'un névropathe* » [1966]. In : *Autres écrits*. Paris : Seuil, 2001. p. 215.

langue allemande, qu'il lisait et citait avec fréquence. Cette influence se fait sentir surtout dans ses études consacrées à la paranoïa et la mélancolie. Par rapport à la paranoïa, malgré ses influences germaniques, il a adopté une position contraire à celle de Kraepelin, de qui il critique l'obstination pour la réduire jusqu'à pratiquement sa disparition. Selon lui, la *paranoïa* ou *folie systématisée primitive* nomment l'ensemble des délires systématisés, tant aigus que chroniques, enracinés dans un sentiment hypertrophié de la personnalité (*autophilie*). D'après ce point de vue, la paranoïa séglassienne se correspond avec ce que les Allemands désignaient comme *primäre Wahnsinn y primäre Verrücktheit* [6, 7].

En ce qui concerne la mélancolie, Séglas est le plus allemand des auteurs français, si l'on tient compte de l'emphase que Griesinger, Schüle, Emminghaus ou Krafft-Ebing ont mis dans la douleur morale³. La vision du mélancolique comme l'être souffrant par excellence a été portée au plus haut par Heinrich Schüle (1840-1916), lorsqu'il assimile la conscience du mélancolique à « l'idée-douleur ». Ce lien se retrouve sous la plume de Séglas dans l'une de ses plus puissantes propositions : le mélancolique est « ingénieux à se tourmenter » ([4], p. 92).

En parallèle à Freud

Comme Freud, Séglas est né en 1856 et il est mort en 1939. Leurs chemins ne se sont pas croisés, bien qu'il y ait quelques lointaines, mais décisives, coïncidences. Au fond, même s'ils avaient différents

points de mire et intérêts, ils partageaient la langue de la clinique. De ces confluences, celle qui attire le plus notre attention est celle qu'il expose dans la leçon vingt-cinq, qui porte comme titre « Les idées délirantes de défense ». Il s'agit, *grosso modo*, d'inventions du délirant pour se protéger de ses persécuteurs, en quelques aspects similaires à celles que jadis Morel et Legrand du Saulle avaient signalés concernant les « hallucinations de sens contraire ». C'est-à-dire, les voix que le propre halluciné invente pour contrecarrer et empêcher l'obéissance ou la réalisation des actes ordonnées par les voix méchantes. À ce sujet, Séglas note : « Tantôt la défense se borne à mettre le malade sur ses gardes ; tantôt elle entrave l'action des persécuteurs, ou va même jusqu'à réparer les dommages causés par eux » (p. 780).

Bien que très loin de la théorie freudienne, des symptômes et structures cliniques en tant que défenses inconscientes mais activement exécutées par le sujet, les idées de défense séglassiennes mettent en relief que le délire est une construction dans laquelle intervient très activement le délirant, qui dispose de quelques manœuvres capables de limiter le harcèlement du persécuteur. De cette façon rudimentaire, le délirant atténue la méchanceté de l'autre et contrecarre son pouvoir, comme témoigne M^{lle} M., persécutée par des délires d'empoisonnement, qui est persuadée que le médecin de la Compagnie d'Orléans la protège lorsqu'il dit : « Prends garde à la soupe ».

Séglas a été avant tout un grand sémiologiste et son œuvre a été élaborée en parallèle à celle de Freud. Établir entre eux des grandes convergences serait forcer les choses plus que de raison. Son incidence majeure dans la psychopathologie contemporaine provient de ses études sur les hallucinations, si décisives dans la microphénoménologie de Gaëtan de Clérambault et, à travers lui, chez Jacques Lacan.

Sa dernière contribution, publiée en tant que prologue au livre d'Henri Ey, *Hallucinations et délires*, établit un avant et un après dans l'étude de l'hallucination : « En résumé, ce qui fait maintenant la caractéristique de ces phénomènes ce n'est pas de se manifester comme plus ou moins semblables à une perception extérieure, c'est d'être des phénomènes d'automatisme verbal, une pensée verbale détachée du moi, un fait, pourrait-on dire, d'aliénation du langage » [8].

Lorsqu'il extrait l'hallucination de la pathologie de la perception et qu'il la recadre dans la pathologie du langage, Séglas contribue à sa manière à renforcer une vision de l'homme plus comme être parlé (xénopathe) que comme être parlant. Suivant la trace des hallucinations verbales, Baillarger, Séglas et de Clérambault ont offert le portrait de l'homme parlé, le sujet propre de la modernité. Poussant à l'extrême cette démarche, Lacan fera du xénopathe un sujet ordinaire. Mais la vision que tout le monde pâtit d'automatisme mental et que l'on est xénopathe, comme on dit, s'est forgé tout au long du XIX^e siècle dans les études sur les hallucinés. « Il n'y a rien de plus naturel que l'automatisme mental » [9], a souligné Lacan dans son séminaire de 1976-77, faisant des observations de Séglas et de Clérambault une expérience extensible aux communs des mortels.

Ce fragment de l'histoire de la clinique montre à la perfection de quelle manière les œuvres des grands penseurs de la psychopathologie, même au-delà de leurs perspectives, s'enchâssent et s'articulent en offrant un portrait vivant du sujet et son *pathos*. Et en cela, les descriptions apportées par Jules Séglas sont encore aujourd'hui incontournables.

Jose Maria Alvarez,
Hospital Universitario
Rio Hortega de Valladolid
<alienistas@me.com>

Traduction Eduardo Mahieu

³ De Griesinger il citait avec fréquence quelques passages sur la douleur psychique, comme celui qui suit : « Et c'est justement là une nouvelle cause de douleur morale. » « Toutes les circonstances, disaient Griesinger, qui troublent la succession et l'enchaînement des idées qui représentent le moi peuvent engendrer la douleur morale qui est constituée par la conscience de ce dérangement survenu dans la marche normale de la pensée ». p. 19.

